

Du voyage en Orient aux *Mémoires de ma vie* (II). La volonté d'histoire

L'exposition qu'a faite Chateaubriand à Joseph Joubert de son premier projet de *Mémoires*, élaboré à Rome à la fin de l'année 1803, montre que les *Confessions* de Rousseau jouaient alors le rôle d'un repoussoir. L'inaccomplissement de ces *Mémoires* – demeurés, à quelques lignes près, avortés – contraint à reconnaître rétrospectivement dans ce « repoussoir » la conjugaison d'un modèle et d'un obstacle.

La reprise de ce projet, et sa mise en œuvre cette fois réussie, dans l'époque qui a suivi le voyage en Orient, invite à se demander ce qui, dans ce voyage et dans les traductions ou les expressions littéraires qu'en a données Chateaubriand (son « après-coup »), a pu permettre de lever l'obstacle précédemment constitué par l'œuvre de Rousseau.

Il m'a, tout récemment, été donné l'occasion d'insister, dans cette perspective, sur deux points. D'une part, sur l'étonnement qu'on peut éprouver devant la relative médiocrité de l'expression poétique que le pèlerin a donnée, très peu de temps après, de l'émotion qu'il a ressentie devant le Saint-Sépulcre (1806) : la comparaison de ce qu'il a consigné dans son *Journal* de cette étape suprême de son voyage à Jérusalem avec ce qu'il a écrit, dès le dernier chapitre de l'*Essai sur les Révolutions* (1797), sur ce que lui avait inspiré le spectacle des déserts d'Amérique (1791), met en évidence combien Chateaubriand demeura en octobre 1806 boutoné dans son identité d'auteur du *Génie du christianisme*. Toutefois, la modification significative, durant la rédaction de l'*Itinéraire* (1810), d'une appréciation antérieurement portée sur d'autres monuments funéraires, les pyramides, aussi bien dans le *Génie* (1802) que dans les trois premières éditions des *Martyrs* (mars 1809-janvier 1810), m'a semblé pouvoir être interprétée comme le fruit du « travail » en quelque sorte souterrain de la méditation devant le tombeau du Sauveur, qui n'avait pas trouvé ses mots sur le moment. Chateaubriand, après avoir longtemps abondé sur la vanité de ces monuments de l'orgueil, en est en effet arrivé dans l'*Itinéraire* à considérer qu'une « vanité comme celle de la grande Pyramide, qui dure depuis trois ou quatre mille ans, pourrait bien à la longue se faire compter pour quelque chose¹ » ; la voie était ainsi ouverte pour la réappréciation d'autres monuments, et en particulier les *Mémoires*.

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Gallimard, coll. Folio Classique, 2005, p. 468. Toutes les références, désormais dans le texte, renvoient à cette édition.

Le second point touche à l'accomplissement, à l'occasion de cette « anamnèse qui le conduira [...] à la recherche de ce qui fonde depuis toujours, sa propre identité² », de la prise de conscience par Chateaubriand de son historicité, historicité du moi intime et historicité du moi « culturel », qui s'articulent de telle façon que l'intime et l'extérieur ne soient pas l'un à l'autre imperméables, mais communiquent au contraire, pour mettre le sujet dans une situation qui n'est pas sans analogie avec l'état extatique que le voyageur américain avait, à en juger par le chapitre à l'instant cité de l'*Essai*, sinon éprouvé mais du moins décrit à partir de la cinquième des *Réveries du promeneur solitaire*. De sorte que Chateaubriand paraît avoir conquis en propre une position qui lui a permis de dépasser l'obstacle que constituait jusque-là Rousseau pour un projet d'écriture autobiographique – ou du moins Rousseau tel qu'il l'avait compris, car cette « conquête » n'empêche pas que Chateaubriand ait pu à partir de là être d'une certaine manière plus rousseauiste qu'auparavant, mais différemment³.

D'autres aspects de la postérité du voyage en Orient permettent de prolonger ces réflexions.

La répétition des adieux

À la fin de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand a fait ses adieux à la Muse :

Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence un monument à ma patrie ; si la Providence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à mettre mes derniers jours à l'abri des soucis qui ont empoisonné les premiers. Je ne suis plus jeune ; je n'ai plus l'amour du bruit ; je sais que les lettres, dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au-dehors que des orages : dans tous les cas, j'ai assez écrit, si mon nom doit vivre ; beaucoup trop, s'il doit mourir (p. 542).

Lus isolément, ces adieux semblent assez singuliers : l'adieu aux lettres n'est pas contradictoire avec un projet littéraire, mais qu'on dirait un peu, par contamination de la première branche de l'alternative par la seconde, d'une écriture « blanche » : monument de piété, mais également protecteur, dans lequel on se met à l'abri – un peu une pyramide. Chateaubriand avait déjà exprimé une tonalité semblable dans une lettre adressée à sa « chère sœur », Claire de Duras, le 25 juin 1810 : « Je vais, je crois, enfin mettre l'*Itinéraire* sous presse, et je vais avoir cinq ou six mois d'un travail continu et excessivement fatigant. Mais aussi après cela je serai débarrassé de

2. Jean-Claude Berchet, Introduction, p. 10.

3. Qu'il me soit permis de renvoyer ici à une étude intitulée « Du voyage en Orient aux *Mémoires de ma vie* », à paraître dans *Le Voyage en Orient de Chateaubriand* [colloque de la Société Chateaubriand, École normale supérieure, 19 et 20 octobre 2006], textes rassemblés et présentés par Jean-Claude Berchet, Manucius, 2006, p. 117 et suiv.

toute étude et libre d'aller mourir hors de France ou d'y commencer mes grandes recherches sur l'histoire⁴ » : quelle que soit la solution retenue, il y allait déjà d'un éloignement du présent.

Mais ces adieux sont également singuliers, précisément, de ne pas l'être. Chateaubriand n'en a pas fait mystère, bien au contraire : « J'ai fait mes adieux aux Muses dans les *Martyrs*, écrit-il à la fin de l'*Itinéraire*, et je les renouvelle dans ces Mémoires qui ne sont que la suite ou le commentaire de l'autre ouvrage⁵ » (*ibid.*).

Les adieux faits à la fin des *Martyrs* se comprenaient à la vérité assez aisément : parvenant au terme d'une œuvre de fiction, Chateaubriand déclarait renoncer aux doux mensonges de la poésie en faveur de l'aride vérité :

Ô Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures ! J'aperçois les bornes de la course ; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts je n'ai plus besoin de ton secours. [...] C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels ! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs et bien souvent mes douleurs ! » [*Suit une évocation par Chateaubriand de sa « carrière littéraire », depuis son départ pour l'Amérique*⁶] [...] Ô Muse, je n'oublierai point tes leçons ! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. [...] Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité⁷.

Dans l'*Examen* dont il fit précéder l'édition de 1810 de son ouvrage, Chateaubriand s'étonna du succès de ce passage :

Les opinions semblent s'accorder sur quelques parties du travail : par exemple, sur [...] les adieux à la Muse. Ces adieux n'ont cependant d'autre mérite que d'exprimer un sentiment vrai, et de montrer en moi ce qu'on voit dans tous les hommes, la fuite du temps, le changement des idées, et l'approche rapide de ce moment où tout finit⁸.

Avançant en âge, Chateaubriand quittait aussi bien sa jeunesse que la poésie, s'appliquant à lui-même une considération qu'il avait élargie à l'humanité entière en ouverture de son premier article du *Mercury* de 1807 : « Il y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines

4. Chateaubriand, *Correspondance générale*, éd. Pierre Riberette, Paris, Gallimard, t. II, 1979, p. 72 ; toutes les lettres citées dans les pages qui suivent ont, à l'exception d'une seule (Sophie Gay), été adressées à Mme de Duras.

5. Même expression dans une lettre du 8 mars 1811 : « L'*Itinéraire* n'est que le commentaire des *Martyrs* » (*Correspondance générale*, éd. cit., p. 99).

6. Les « deux années de délire » et ce que les *Mémoires d'outre-tombe* qualifieront de « premier souffle de la Muse » n'y sont pas évoqués (cf. *Mémoires d'outre-tombe*, III, 5).

7. *Les Martyrs ; Œuvres romanesques et voyages*, éd. Maurice Regard, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1969, t. I, p. 482.

8. *Ibid.*, p. 90-91.

époques de la société : ainsi, la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire à leur vieillesse⁹. » Faits à la fin d'une épopée, par un homme alors âgé de quarante ans mais qui se sentait parfois proche de son terme, ces adieux étaient cohérents¹⁰. Mais leur répétition ?

Dès son retour d'Orient, Chateaubriand avait expliqué dans le *Mercur de France* du 1^{er} août 1807 que de son périple, entrepris pour « reconnaître les lieux où [il] place [les] personnages » des (futurs) *Martyrs*, il avait également rapporté des notes « tout-à-fait inutiles » à ce projet, car elles se rapportaient notamment aux temps modernes, et ne pouvaient trouver place dans son épopée antique. Il ajoutait que c'était ce matériau qu'il publiait sous le titre de « Quelques détails sur les mœurs des Grecs, des Arabes et des Turcs¹¹ ».

En mars 1809, dans la Préface des *Martyrs*, on retrouvait une explication semblable, mais à laquelle était donnée davantage d'envergure. Le matériau réuni en Orient était désormais identifié à un « journal » qui, « dépouillé des descriptions qui se trouvent dans *Les Martyrs*, pourrait encore avoir quelque intérêt » : Chateaubriand ne s'en tenait plus à ce qu'il avait publié dans le *Mercur*, et dépassait même très nettement ce cadre puisqu'il annonçait (« peut-être un jour ») un livre déjà clairement conçu dès cette date, comme en témoigne le fait qu'il en donnait dès ce moment le titre définitif, assez remarquable pour ne pas passer inaperçu : *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en passant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*¹². La nette distinction générique entre *Les Martyrs* et ce dernier ouvrage était confirmée.

La Préface de l'*Itinéraire*, en 1811, apportait des éléments nouveaux. Chateaubriand y rappelait une fois de plus la même explication (« ces réflexions ne pouvaient entrer dans le sujet d'une épopée ; elles sont restées sur mon journal de route »), et précisait que cet itinéraire devait être regardé comme des « Mémoires d'une année de [sa] vie » et que c'était « l'homme beaucoup plus que l'auteur » que l'on y verrait partout. Il affirmait ainsi avec vigueur le caractère autobiographique direct de l'*Itinéraire*, qui l'éloigne encore plus, génériquement, des *Martyrs* (où figurent d'importants éléments autobiographiques, mais transposés). Chateaubriand ajoutait du reste : « Je parle éternellement de moi, et j'en parlais en sûreté, puisque je ne comptais point

9. « Sur le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* ; par M. de Laborde (I^{re} et II^e Livraisons) », *Mercur de France*, 4 juillet 1807, t. XXIX, p. 8.

10. À vrai dire, ce n'était pas tout à fait aussi simple ; Chateaubriand, sitôt après son engagement proclamé de se consacrer à la vérité, ajoutait en effet : « Mais que dis-je ! ne l'ai-je point déjà quitté le doux pays du mensonge ? Ah ! les maux que Galérius a fait souffrir aux Chrétiens ne sont pas de vaines fictions ! » (*Les Martyrs*, éd. cit., p. 483 ; je souligne) ; sous la Restauration, les rédacteurs de *La Muse française*, et particulièrement le jeune Victor Hugo, ont vu là autre chose que le simple enregistrement du passage du temps : un des enjeux majeurs de ce qu'on nommait, mal gré qu'ils en eussent, « romantisme ». Mais c'est là une autre affaire : voir sur ce sujet Bernard Degout, *Le Sablier retourné. Victor Hugo et le débat sur le « romantisme », 1816-1824*, Champion, 1998, p. 180 et suiv.

11. *Mercur de France*, 1^{er} août 1807, t. XXIX, p. 197-213.

12. *Les Martyrs*, éd. cit., p. 37, note.

publier ces Mémoires. Mais comme je n'ai rien dans le cœur que je craigne de montrer au-dehors, je n'ai rien retranché de mes notes originales » (p. 56). L'*Itinéraire* est un ouvrage de vérité :

Comment se fait-il, demande Chateaubriand dans une note sur le voyage de l'Archipel, qu'avec toute l'imagination qu'on me suppose, je n'aie pu voir en Grèce que ce que tant d'illustres et graves voyageurs y ont vu ? J'ai un maudit amour de la vérité et une crainte de dire ce qui n'est pas, qui l'emportent en moi sur toute autre considération (p. 238 note).

Et pourtant, en dépit des différences prononcées entre les deux ouvrages, entre l'épopée et le voyage, Chateaubriand renouvelle à la fin de l'*Itinéraire* les adieux qu'il avait déjà faits à la fin des *Martyrs*. Le 8 novembre 1810, il avait même écrit à Mme de Duras que c'était l'*Itinéraire* lui-même qui était un adieu : « Ceci est un grand et véritable adieu à la muse et peut-être à la patrie¹³. » Qu'est-ce à dire ?

L'hésitation

Quelques semaines après avoir publié l'*Itinéraire*, le 29 avril 1811, Chateaubriand commence par envisager « d'entreprendre quelque long ouvrage qui puisse [l']occuper plusieurs années », sans plus de précision sur sa nature. Les adieux aux Muses récemment renouvelés suggèrent qu'il s'agit d'une histoire, mais rien ne le confirme absolument, et le savant annotateur de la *Correspondance générale* de Chateaubriand, Pierre Riberette, s'est gardé d'être trop affirmatif à ce sujet¹⁴.

Le 28 juillet 1811, il n'évoque plus un mais plusieurs ouvrages, sans davantage de précision là non plus : « Alors je mettrai en train les ouvrages que je médite, et une fois plongé dans les livres, les jours passeront vite¹⁵. » Un contrat de souscriptions, qui n'est pas daté précisément, mais qui est de 1811¹⁶, stipulait que Chateaubriand se réserverait de faire imprimer quand bon lui semblerait *Le Dernier Abencérage*, les *Mémoires de ma vie* et « *Moïse* tragédie ». On peut donc conjecturer que parmi « les ouvrages » qu'il évoque le 28 juillet figurent, outre l'*Histoire*¹⁷, les

13. *Correspondance générale*, éd. cit., t. II, p. 87.

14. *Ibid.*, p. 105 et note p. 305.

15. *Ibid.*, p. 118.

16. Les premiers versements d'actionnaires datent de juin 1811, voir *ibid.*, p. 239.

17. Voir à ce sujet l'ouvrage d'Albert Dollinger, *Les « Études historiques » de Chateaubriand*, Les Belles-Lettres, 1932, p. 20 et suiv., qui discute la thèse défendue par l'abbé Pailhès selon qui les discours qui composeront les *Études historiques* étaient « terminés au plus tard à la fin de l'Empire » ; Pierre Riberette, qui est d'accord avec Dollinger, note que « en réalité, toutes les allusions à ce projet [d'*Histoire*] qu'on relève sous sa plume dans les dernières années de l'Empire concernent l'histoire de France et non les discours qui devaient en constituer l'introduction » (*Correspondance générale*, éd. cit., t. II, p. 277, note 2 sur la lettre 445).

Mémoires de ma vie et *Moïse*, bien qu'il n'en ait pas encore été question dans la correspondance qui nous a été conservée ; si l'*Histoire* n'est pas mentionnée, c'est parce qu'elle n'entre pas dans la catégorie des ouvrages que Chateaubriand se réserve, mais dans les douze volumes, non détaillés (« sur telle matière que ce soit¹⁸ »), qu'il s'engage à fournir¹⁹.

Une lettre datée du 18 août 1811 nous fournit une information à vrai dire un peu déconcertante au sujet de l'ordre de rédaction des différents ouvrages envisagés par Chateaubriand. Contrairement à ce que laissaient augurer les adieux de la fin de l'*Itinéraire*, en effet, il n'a pas commencé par entreprendre, son voyage achevé, la rédaction de l'*Histoire* : « Savez-vous, annonce-t-il à Mme de Duras, que j'ai un acte entier d'une tragédie faite en vers, et tout le plan écrit en prose²⁰ ? » C'est dans une lettre postérieure de trois jours seulement qu'on rencontre la première mention des *Mémoires*²¹ : le 21 août 1811, Chateaubriand écrit, toujours à Mme de Duras : « Mais certainement cet hiver j'écrirai quelques livres de [mémoires]²². » Dans les mois qui suivent, cependant, c'est *Moïse* qui l'accapare, qui l'absorbe même (lettres des 1^{er} et 22 novembre 1811, du 14 décembre 1811 et du 1^{er} février 1812). Enfin, le 14 avril 1812, il annonce à Mme de Duras qu'il a écrit quatre actes de *Moïse* et ajoute : « Je vais me mettre au cinquième pour en finir, après quoi je commencerai l'histoire. Je laisserai dormir *Moïse* jusqu'au mois d'octobre et j'y mettrai la dernière main dans l'automne, de manière qu'il soit terminé cet hiver²³. » Contrairement à ce qu'annonçait la lettre du 21 août 1811, ce ne sont pas les *Mémoires*, c'est l'*Histoire* qui va prendre le relais de *Moïse* ; mais il ne l'a pas encore commencée, en avril 1812, seulement « méditée ». Le 30 mai 1812, Chateaubriand a fini la tragédie, mais il ne commence pas l'*Histoire*, il hésite entre celle-ci et les *Mémoires* :

La tragédie est finie, chère sœur, je suis d'une joie d'enfant d'avoir pu amener mon enfant à bon port après douze mois de douleurs, il faut le laisser reposer jusqu'au mois de novembre pour réformer en lui tous ces défauts qui me semblent à présent des gentilleses. Mais voici que mon mal accoutumé va me reprendre, ou plutôt que je vais retomber dans le *niente fare*. [...] Je suis entre *l'envie* de commencer l'histoire et la

18. *Ibid.*, p. 236.

19. Ajoutons pour être complet qu'on connaît un autre contrat, signé avec le libraire Élie Lenormant le 19 mai 1809, qui évoquait seulement « le » ou « les voyages en Grèce », mais ni l'*Itinéraire* comme tel (ce qui est curieux, puisque le titre en était défini dès la publication des *Martyrs*, fin mars 1809, soit un mois et demi avant la signature de ce contrat), ni l'*Histoire*, ni les *Mémoires* (*ibid.*, p. 230-233).

20. *Ibid.*, p. 120.

21. Sur les quelques mots datés de 1809, voir Jean-Claude Berchet, « Du nouveau sur le manuscrit des *Mémoires de ma vie* », *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 39, 1996 : « Avant de voir le jour à Verneuil, cet automne-là [1812], le projet avait connu sans doute une longue période de gestation, puisque sur la première page du livre I (manuscrit de Combours), nous pouvons lire ce titre : "Mémoires de ma vie commencés en 1809" » (p. 31). Pierre Riberette considère qu'en 1809 « seules quelques pages, et notamment celles qui correspondent à l'introduction, avaient dû être rédigées, et ce ne fut qu'à partir de l'automne de 1812 [etc.] » (*Correspondance générale*, éd. cit., t. II, p. 317, note 1 sur la lettre 518).

22. *Ibid.*, p. 120.

23. *Ibid.*, p. 155-156.

tentation de griffonner quelque chose des mémoires. Je crois pourtant que j'écrirai les premières pages de la première²⁴.

Une autre lettre confirme ces derniers mots : vingt jours plus tard, Chateaubriand a tranché au profit de l'*Histoire* : « L'histoire va bien. *Moïse* vous attend²⁵. Puis quinze nouvelles journées s'écoulaient avant une lettre dont un passage est difficile à interpréter. Le 3 juillet 1812, Chateaubriand demande en effet à Mme de Duras : « Que voulez-vous dire par cette phrase en parlant de l'histoire ? *À présent que j'ai le projet de n'y plus prétendre*. L'histoire n'empêchera [pas] les mémoires. Vous aurez cet hiver un volume de la première et quelques livres des seconds²⁶. » On ne sait pas bien si Mme de Duras a voulu dire que Chateaubriand aurait renoncé à l'histoire ou que l'histoire lui aurait fait d'après elle renoncer aux mémoires ; mais il semble en tout cas que Chateaubriand la rassure : Pierre Riberette considère que le mémorialiste a été « aiguillonné par l'impatience de Mme de Duras²⁷ ».

Une lettre du 31 juillet, cependant, confirme que c'est à l'*Histoire* que s'est attelé Chateaubriand ; il n'y est pas question de *Mémoires* : « Vous trouverez la tragédie faite et même la préface. Vous trouverez aussi quelque chose de l'histoire²⁸. » Deux mois plus tard, à la fin de septembre 1812, il revient sur les *Mémoires*, qu'il n'a pas encore commencés, mais auxquels il envisage de s'attacher : « J'ai tant de lettres à écrire, et à répondre que je ne commencerai les mémoires que dans trois ou quatre jours²⁹. » Le 11 octobre 1812, enfin, il publie une sorte de bulletin de victoire : « Ma tête est tout à fait guérie et si bien guérie que j'ai barbouillé le premier livre tout entier des *Mémoires de ma vie*. Cela m'amuse à un point que je ne saurais dire. Ma sœur verra un singulier homme et qu'elle ne connaît pas tout à fait. En même temps je lis des mémoires pour l'histoire³⁰. » Dans la suite de la correspondance, jusqu'à la chute de l'Empire du moins, il n'est plus question que de l'*Histoire* (lettres du 29 novembre 1812, des 19 et 26 juin 1813³¹, ces deux dernières montrant d'ailleurs un grand intérêt pour ce travail).

Chateaubriand forme d'abord le projet d'un « long ouvrage » (vraisemblablement l'*Histoire*) annoncé dès le 29 avril 1811. Puis, rapidement, on assiste à une sorte de diffraction de cet ouvrage en plusieurs (vraisemblablement *Histoire*, *Mémoires* et *Moïse*) qu'il médite fin juillet 1811. En août, il a contre toute attente entrepris l'écriture de *Moïse* ; à la fin du même mois, il affirme qu'il écrira durant l'hiver quelques livres de *Mémoires*. En fait, *Moïse* l'absorbe, et, lorsqu'en avril

24. *Ibid.*, p. 159.

25. *Ibid.*, p. 164-165.

26. *Ibid.*, p. 167.

27. *Ibid.*, p. 317, n. 1 sur la lettre 518.

28. *Ibid.*, p. 170.

29. *Ibid.*, p. 181-182.

30. *Ibid.*, p. 184.

31. *Ibid.*, p. 187 (à Sophie Gay), 195 et 196.

1812 il envisage la fin de sa tragédie, c'est pour annoncer qu'il commencera alors l'*Histoire*, et non pas les *Mémoires*. Fin mai, il a fini *Moïse*, mais hésite entre les *Mémoires* et l'*Histoire* ; c'est finalement celle-ci qu'il entreprend, mais il assure bientôt à sa correspondante que l'*Histoire* n'empêchera pas les *Mémoires*, et qu'il aura « en hiver » avancé les deux ouvrages. En fait, il poursuit l'*Histoire*, et ne commence les *Mémoires* qu'en septembre ou octobre 1812, sans interrompre pour autant les travaux relatifs à l'*Histoire*. Ensuite, jusqu'à la fin de l'Empire, il n'évoque plus que l'*Histoire*.

La volonté d'histoire

La substitution assez rapide de plusieurs projets au « long ouvrage » initialement envisagé indique assez que Chateaubriand, en dépit des adieux à la Muse, ne se trouvait pas face à un paysage dégagé au milieu duquel aurait clairement émergé la tâche qu'il avait à accomplir. Que ce soit une fiction qui se soit imposée dans ce paysage contredit plus encore l'intention des adieux. Quoi qu'il en soit de l'interprétation de *Moïse*, qui reste jusqu'à plus ample informé à approfondir, il faut souligner le statut particulier que lui accorde Chateaubriand en l'associant dans le contrat de 1811 à l'*Abencérage* et aux *Mémoires*³², c'est-à-dire à deux ouvrages à caractère autobiographique, direct ou transposé – et peut-être convient-il également de souligner que le sujet de *Moïse* est celui de l'*Idolâtrie*³³. On se retrouve en tout cas là dans une situation semblable à celle qui avait précédé la rédaction de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, puisque, en dépit des adieux du livre XXIV des *Martyrs*, Chateaubriand, avant d'entreprendre le récit de son voyage, avait écrit les *Aventures du dernier Abencérage*, transposition de sa rencontre à Grenade avec sa maîtresse, Natalie de Noailles, rencontre qui n'avait pas été le moindre des motifs pour lesquels il avait entrepris son périple : il n'en avait alors pas encore fini avec la Muse – ni avec lui-même.

En 1807, dans le *Mercur*, Chateaubriand avançait du voyage de Laborde qu'il tenait à la fois de la poésie et de l'histoire³⁴. Son propre *Itinéraire* ajoutera au genre une dimension autobiographique qui en fera l'originalité et en brouillera précisément le caractère générique. Si l'on se reporte à la Préface de la première édition des *Martyrs*, qui, on l'a vu, annonçait déjà le titre

32. Voir aussi dans la lettre déjà citée du 18 août 1811 : « Mais cela ne sera pas pour la société. Je me suis réservé par le contrat la *tragédie*, les *Mémoires de ma vie* et l'*Abencerrage*, tout le reste sera à vous » (*ibid.*, p. 120).

33. « Le sujet de cette tragédie est la première idolâtrie des Hébreux ; idolâtrie qui compromettait les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention [le personnage d'Arzane], je reste encore fidèle à l'histoire sainte ; toute l'Écriture nous apprend que les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères » (*Moïse*, éd. Fernande Bassan, Minard, 1983, Préface, p. 116-117).

34. « Toutefois, il est des parties dans l'histoire qui ne demandent pas le même courage dans l'historien. Les Voyages, par exemple, qui tiennent à la fois de la poésie et de l'histoire, comme celui que nous annonçons, peuvent être écrits sans péril » (« Sur le *Voyage pittoresque et historique* [...] », art. cit., p. 8).

complet de l'*Itinéraire*, ou à l'*Examen* ajouté à la troisième édition de l'épopée (janvier 1810), cette dimension n'était pas clairement affirmée : la Préface parlait bien de « Journal », mais n'en précisait pas la nature (il pouvait bien s'agir de la consignation de faits et de descriptions) ; l'*Examen* quant à lui, en avançant, pour justifier les commentaires introduits par les *Remarques*, qu'il était « donc tout simple que le voyage justifiât les tableaux du voyageur³⁵ », semblait même suggérer que la subjectivité était du côté de l'épopée, le voyage ne fournissant que des données objectives. Les *Remarques* vont dans ce sens. En voici quelques exemples : livre XIV, 1^{re} rem. : « Je fais suivre à Démodocus l'Herméum que j'ai moi-même traversé³⁶ » ; livre XIV, 5^e rem. : « Je suis, je crois, le premier auteur moderne qui ait donné la description de la Laconie d'après la vue même des lieux »³⁷ ; livre XVII, 16^e rem., « c'est la description exacte de l'église du Saint-Sépulcre, telle qu'elle existait lorsque je l'ai vue [...] j'ai mieux aimé peindre ce que j'avais examiné de mes propres yeux³⁸ » ; livre XVII, 23^e rem. : « je faisais tous les matins, en sortant du couvent de Saint-Sauveur, la route tracée dans cette page [...]. Mais lorsque j'ai vu ce torrent [le Cédron], il était à sec³⁹. ». La correspondance de Chateaubriand avec Mme de Duras suggère que cette dimension autobiographique (« je parle de moi comme une véritable pie d'un bout à l'autre du manuscrit⁴⁰ ») s'est accentuée ou amplifiée au fil de la rédaction. Le 21 juillet 1810, il lui écrit : « Je suis content et j'espère que cet itinéraire aura le double intérêt d'un voyage et d'une sorte de mémoire de ma vie. Je suis fort triste en l'écrivant, parce que cela me force à me replier sur moi-même, à descendre dans mon cœur, à considérer le passé, et à craindre l'avenir. Un homme qui écrit ses mémoires a fini sa vie ; et il n'est plus que le juge et le spectateur de ce qu'il a été⁴¹ ». On est passé là à un autre registre que celui de l'attestation. Chateaubriand va à la découverte de lui-même.

Mais cette découverte ne connaît pas de véritable clôture, en dépit des adieux renouvelés, adieux faits à la fin de l'*Itinéraire* non seulement à la fiction mais également à un voyage (histoire et poésie) mâtiné d'autobiographie vraie. Tout se passe plutôt comme si une vanne avait été ouverte : vient encore *Moïse*, puis une hésitation entre *Histoire* et *Mémoires*, qui s'exprime le 30 mai 1812 dans des termes – « Je suis entre l'*envie* de commencer l'histoire et la *tentation* de griffonner quelque chose des mémoires » – auxquels on est d'autant plus enclin à faire un sort que Chateaubriand avait écrit dix mois plus tôt, en évoquant pour la première fois son projet de

35. *Examen*, dans *Les Martyrs*, éd. cit., p. 93-94.

36. *Ibid.*, p. 631.

37. *Ibid.*, p. 632.

38. *Ibid.*, p. 645.

39. *Ibid.*, p. 647. « La présence [de ces souvenirs personnels], remarque Jean-Claude Berchet, instaure, dans certain cas, une énonciation “stéréophonique” où le héros (Eudore) se trouve *doublé* par le narrateur, promu soudain au rang de personnage, en voix-off » (Introduction, p. 20).

40. Lettre d'août 1810, *Correspondance générale*, éd. cit., t. II, p. 77.

41. *Ibid.*, p. 74-75.

Mémoires : « J'ai beaucoup de sentiments renfermés que je veux exprimer pour m'en délivrer, et je suis convaincu que je montrerai un intérieur d'âme assez extraordinaire. Je suis assez curieux de voir ce que je pourrai dire quand je m'abandonnerai à toutes mes pensées sans garder aucune convenance et sans me faire aucune restriction⁴². » Face à l'envie, ou à la volonté exprimée par les adieux réitérés, une tentation, donc, à laquelle Chateaubriand finalement résiste d'autant moins qu'il semble s'ingénier à introduire une confusion entre les deux termes, dans une lettre déjà citée : « J'ai barbouillé le premier livre tout entier des *Mémoires de ma vie*. Cela m'amuse à un point que je ne saurais dire. Ma sœur verra un singulier homme et qu'elle ne connaît pas tout à fait. En même temps je lis des mémoires pour l'histoire. » Cette confusion entre *mémoires* et *mémoires* met en relief un extrait des *Mémoires d'outre-tombe*, réputé écrit en 1814, et qui place l'écriture mémorielle en position d'avant ou de revers de l'écriture de l'histoire vivante :

La terre tremble sous les pas du soldat étranger, qui dans ce moment même envahit ma patrie ; j'écris comme les derniers Romains, au bruit de l'invasion des Barbares. Le jour je trace des pages aussi agitées que les événements de ce jour⁴³ ; la nuit, tandis que le roulement du canon lointain expire dans mes bois, je retourne au silence des années qui dorment dans la tombe, à la paix de mes plus jeunes souvenirs. Que le passé d'un homme est étroit et court, à côté du vaste présent des peuples et de leur avenir immense⁴⁴ !

L'histoire vivante fait au mémorialiste la grâce de se retirer (le canon expire), pour le laisser au silence de ses bois qui devient celui de ses années qui dorment dans la tombe, sommeil de paix ; on est passé très progressivement d'images de bruit et de vieillesse (« derniers Romains ») à la paix de souvenirs anciens. Ce dont il s'agit là, ce n'est pas seulement d'une conjonction de fait (dans le moment présent, il aurait consacré le jour à l'histoire vivante, la nuit aux *Mémoires*) ; il y va d'une étroite connexité entre *Histoire* et *Mémoires*.

La répétition des adieux à la Muse ainsi que la correspondance de Chateaubriand dans les années qui suivent la publication de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* montrent l'étroitesse du lien qui unit les *Mémoires* et *l'Histoire*, ainsi que la difficulté à s'en tenir au monument de *l'Histoire de France*. Chateaubriand semble n'en pas finir d'élargir le domaine de ce à quoi il fait ses adieux : rien n'y fait, il se retrouve encore avec lui-même. En dépit de *l'Itinéraire*, il n'est pas quitte de l'autobiographie. Mais ne vaudrait-il pas mieux dire : à cause de *l'Itinéraire* ?

L'Histoire entraîne avec elle les *Mémoires* qui viennent contrarier la volonté d'*Histoire* qui a présidé aux adieux. Chateaubriand, poussé par cette volonté intimement contrariée, est en marche

42. *Ibid.*, p. 120-121, lettre déjà citée.

43. *De Buonaparte et des Bourbons* (note de Chateaubriand).

44. *Mémoires d'outre-tombe*, II, 5, éd. Jean-Claude Berchet, Bordas, coll. Classiques Garnier, 1989, t. I, p. 188.

vers le dépassement de cette entrave : le monument, comme on sait, ce seront finalement les *Mémoires*, et non pas l'*Histoire*, mais des *Mémoires* qui se ressentiront profondément d'être nés tout contre une volonté d'*Histoire*.

Bernard Degout